

## Plan « Filles et Maths » : la moitié du problème ?

« Il faut en finir, à l'école, avec les filles "consciencieuses" et les garçons "brillants". »

Philippe Meirieu,  
professeur honoraire en sciences de l'éducation

Il faut se réjouir que la ministre de l'Education nationale ait annoncé un plan afin de permettre aux filles de s'investir et de mieux réussir dans les disciplines scientifiques. On sait, en effet, à quel point les stéréotypes de genre constituent pour elles un handicap de premier ordre : dès le début de leur cursus scolaire, elles rabattent leur niveau d'aspiration sur leur niveau d'expectation, intériorisant l'idée que certaines disciplines et certains métiers ne sont pas faits pour elles. Se combinent ici une représentation archaïque de la féminité, une forme de fatalisme sociologique – qui confond description et prescription des faits sociaux – et l'interprétation d'une multitude de signaux, le plus souvent involontaires, qui, dans le langage scientifique comme dans les manuels scolaires, privilégient le masculin sur le féminin. S'ajoute à cela le phénomène, maintenant bien documenté, de la sous-estimation significative des résultats obtenus par les filles au prétexte qu'ils sont dus à leur application plus qu'à leur compréhension, à leur travail plus qu'à leur intelligence. On comprend donc l'importance d'une campagne de sensibilisation des professeurs aux « biais de genre » en éducation... campagne qu'il faudrait, évidemment, étendre aux parents, à l'ensemble de l'opinion publique et aux professionnels des médias dont la responsabilité, dans ce domaine, est considérable. On se réjouit aussi de la volonté d'impliquer les filles dans des projets scientifiques exigeants afin qu'elles puissent se découvrir, tout à la fois, capables d'y faire preuve d'initiative et d'y trouver des occasions de satisfaction personnelle et collective. Mais on voudrait bien que ces efforts s'accompagnent d'un travail en direction des garçons dont le comportement est tout à fait déterminant dans cette affaire.

Il serait paradoxal, en effet, de faire porter aux filles seules la responsabilité de leur « rattrapage » scientifique, au risque de renforcer leur culpabilité en cas de d'échec et même de conforter leur sentiment d'infériorité. Car c'est bien, en réalité, au rapport « garçons – filles » qu'il faut s'attaquer. Rappelons d'abord que, globalement, les filles s'adaptent mieux à l'école que les garçons : elles adoptent

plus facilement les codes de la culture scolaire, accèdent plus vite et plus facilement à l'écrit, s'entraînent régulièrement tout au long de leur scolarité. On considère, généralement, qu'elles sont studieuses et « appliquées ». Et, effectivement, quiconque entre dans une classe primaire peut assez facilement identifier les bureaux des filles : les livres y sont bien installés, les cahiers joliment calligraphiés et tenus à jour, les trousseaux garnies d'ustensiles en ordre de marche et bien rangés... ce qui n'est pas toujours le cas – c'est le moins que l'on puisse dire – pour les garçons. Ce différentiel se retrouve d'ailleurs, à quelques exceptions près, au collège, au lycée et même à l'université. Avec, pour corollaire – rapide et scandaleux – que, si les filles sont « soignées », les garçons, eux, sont destinés à être « brillants »... c'est-à-dire capables de faire oublier dans le miracle d'un résultat tout le labeur de sa préparation. Comme si « travailler » à l'école était finalement un handicap. Comme si une improvisation, même approximative, valait mieux qu'une production longuement murie.

Mais, le paradoxe est que, s'il y a effectivement quelques garçons « brillants », il existe aussi beaucoup de garçons en rupture complète avec l'école. Au point que le nombre de filles dans les structures de relégation scolaire est presque aussi faible que le nombre de femmes en prison, soit moins de 10%. De nombreux garçons vivent, en effet, l'intégration à l'école comme une forme de renoncement identitaire : ils sont convaincus et expliquent volontiers qu'on leur demande d'abdiquer là de leur virilité pour se soumettre à des consignes qui font d'eux des « lopettes ». Et, effectivement, on peut les comprendre : l'École est un lieu – le lieu par excellence – où celui qui a raison n'est pas celui qui crie ou tape le plus fort, c'est celui qui démontre le mieux. A l'école, ce n'est pas la violence qui fait loi, mais l'exigence de précision, de justesse et de vérité. Mais dire cela n'est pas faire de l'École un « milieu féminin », c'est en faire un lieu de formation citoyenne.

Pourquoi, alors, tant de garçons voient-ils dans l'école une institution à subvertir, soit en renversant la demande d'« application » en dilettantisme affecté, soit en adoptant des comportements transgressifs qui peuvent les mener jusqu'à l'exclusion ? On ne peut le comprendre qu'en rappelant la force, encore très présente, des stéréotypes familiaux. Quand on demande à des élèves de maternelle quelle est l'activité de leur mère, deux verbes dominent : elle range et elle prépare. Et ils précisent : « elle met chaque chose à sa place et s'occupe du linge, elle fait en sorte que tout soit prêt pour demain ». Mais, quand on leur demande quelle est l'activité de leur père, les réponses sont beaucoup plus vagues et dispersées, comme si les enfants peinaient à identifier ce qu'il fait vraiment : « il part travailler, il commande, il se repose, il bricole, il s'énerve, il fait de l'ordinateur, etc. ». Bien sûr, il s'agit là de dominantes et il existe bien des élèves qui disent que « papa fait la cuisine » (mais très rarement du repassage) et d'autres qui expliquent que leurs parents jouent avec eux, leur lisent des livres... Il reste que, majoritairement, la mère reste identifiée au soin, le père au pouvoir.

Le féminisme combat évidemment ces stéréotypes mais on aurait tort de penser que la partie est déjà gagnée. D'abord parce que la nostalgie du patriarcat trouve aujourd'hui un regain de légitimité, à travers plusieurs réseaux sociaux, mais aussi grâce à des politiques en vue et des intellectuels de renom. Le discours machiste se développe ainsi à toute une série de niveaux de langage. De la grossière obscénité à l'évocation subtile des valeurs du passé, il s'infiltré dans toute

la société. Il nous faut le combattre. Mais il est de plus en plus évident que nous n'avons pas suffisamment pris au sérieux l'importance de l'éducation dans ce domaine. Et, s'il est temps de « redonner confiance aux filles pour qu'elles fassent des sciences », il est temps, aussi, de travailler avec les garçons pour qu'ils acceptent d'intégrer ce qu'ils considèrent aujourd'hui trop souvent comme relevant de la féminité : aimer la poésie et tenir son journal, soigner son travail et privilégier l'explication sur l'intimidation, s'entraider et s'obstiner. Mieux encore : il s'agit de leur montrer qu'accepter sa propre fragilité n'est pas un handicap, mais une promesse de rencontres fabuleuses. La condition aussi, pour espérer une société pacifiée. Sans cela nous aurons peut-être la chance d'avoir une femme médaille Fields, mais le machisme viriliste, avec son lot de violences, ne reculera guère.